

De l'inconvénient et de l'avantage d'avoir un frère aîné génial

Olivier REY

Les raisons d'une crise

À l'automne 2009, lors de la journée d'étude organisée à la Bibliothèque nationale de France pour célébrer le centenaire de la naissance de Simone Weil, je m'étais demandé si cette célébration n'était pas prématurée. Non que je mette en cause l'état civil ou les mathématiques, que je conteste que Simone Weil soit née en 1909 ou que 1909 plus 100 fassent 2009. Loin de moi de telles idées. Mais les êtres de la magnitude de Simone Weil ont deux naissances. La première, celle dont la date figure dans les documents officiels ; la seconde, celle où ils naissent, pour ainsi dire, à eux-mêmes, celle où naît en eux la personne que nous connaissons. Je ne veux nullement sous-entendre ici que l'humanité devrait être divisée en deux catégories – ceux qui naissent une fois et ceux qui naissent deux fois. J'entends simplement dire que si nous parlons aujourd'hui de Simone Weil, c'est en raison de sa seconde naissance.

Les anniversaires n'en continuent pas moins d'être commémorés en se fondant sur l'état civil. Non seulement pour célébrer le plus grand miracle, qui est la venue au monde d'un enfant, quelque destin que celui-ci ait par la suite – ce miracle de la naissance sans lequel il n'y en aurait pas d'autres ; mais aussi parce qu'il n'y a pas de registre où soient consignées les dates des secondes naissances – à supposer que celles-ci puissent effectivement être datées, au moins approximativement. Tout juste disposons-nous, dans certains cas, d'indications. Ainsi, par exemple, pour Descartes chez qui, à en croire les *Olympiques*, la seconde naissance est survenue brusquement : c'est dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, à l'âge de vingt-trois ans, qu'il serait véritablement « re-né », à une existence désormais vouée à la refondation de la philosophie. Chez d'autres personnes, que leur génie signale à notre attention, le processus est plus long, il peut prendre plusieurs années. Ainsi chez Melville qui, alors âgé de trente et un ans, et sur le point d'achever son chef-d'œuvre *Moby-Dick*, écrivait : « Tout mon développement s'est effectué au cours des quelques années qui viennent de s'écouler. Je suis comme l'une de ces graines extraites des pyramides d'Égypte et qui, après avoir été pendant trois millénaires une graine et rien qu'une graine, une fois plantée dans le sol anglais s'est mise à pousser, a verdoyé, puis est tombée en poussière. Ainsi de moi-même. Jusqu'à vingt-cinq ans je n'ai connu aucun développement. C'est de ma vingt-cinquième année que je date

ma vie¹. » Et pour Simone Weil, qu'en est-il ? Nous avons ces lignes qu'elle a écrites à Marseille en 1942, dans une longue lettre au père Perrin que l'on qualifie d'autobiographie spirituelle : « À quatorze ans je suis tombée dans un de ces désespoirs sans fond de l'adolescence, et j'ai sérieusement pensé à mourir, à cause de la médiocrité de mes facultés naturelles. [...] Après des mois de ténèbres intérieures j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre². » Nous ne saurions sous-estimer la portée de ce que Simone Weil ici nous confie. D'une certaine manière en effet, toute sa pensée semble s'enraciner dans cette expérience, véritablement fondatrice.

Il vaut la peine de s'attarder un instant sur deux formules : « ... j'ai sérieusement pensé à mourir, à cause de la médiocrité de mes facultés naturelles... », et « ... n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles... ». D'où peuvent venir des jugements aussi dépréciateurs à l'égard de soi-même, chez un être aussi merveilleusement doué que Simone Weil ? On peine à trouver une origine si ce n'est, peut-être, une comparaison avec son frère. Tous les témoignages disponibles s'accordent sur le fait qu'André et Simone ont toujours été très proches et, dans l'enfance, le frère aîné a certainement servi de modèle à sa cadette. Trois ans d'écart, à cette époque, est un abîme : André était un modèle, mais un modèle trop éloigné pour que Simone pût songer à s'égaliser à lui, à entrer en rivalité avec lui. Tel n'est plus le cas à l'adolescence : trois ans font encore une grande différence, mais plus une distance telle qu'il ne soit possible de la combler en imagination, et d'établir une comparaison. Le sujet et son modèle ne ressortissent plus à deux ordres différents, ils appartiennent au même monde – en langage girardien, on passe de la « médiation externe » à la « médiation interne »³. L'admiration vouée au frère avait conduit Simone à accorder une valeur suréminente aux domaines prisés par son frère, au premier rang desquels les mathématiques. Quand elle était petite, son infériorité s'expliquait facilement par le fait que, précisément, elle était encore petite ; mais à quatorze ans, cela ne tint plus : elle comprit que trois ans ne faisaient rien à l'affaire, que son frère lui serait *toujours* infiniment supérieur en mathématiques. Et en cela, elle avait raison : non qu'elle-même fût incapable en cette discipline, loin s'en faut, mais elle se comparait à quelqu'un qui deviendrait un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle. De là son sentiment désespérant de « médiocrité ».

¹ Lettre à Nathaniel Hawthorne, mai 1851. Voir *The Letters of Herman Melville*, Merrel R. Davis and William H. Gilman eds., New Haven (Conn.) - Londres, Yale University Press, 1965, p. 130.

² Lettre du 14 mai 1942, écrite à Casablanca. Voir *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1999, p. 769.

³ Voir par exemple, de René Girard, *Les Origines de la culture* (Entretiens avec Pierpaolo Antonello et João Cezar de Castro Rocha), Paris, Desclée de Brouwer, 2004. « L'enfant a une relation de médiation externe, c'est-à-dire une imitation positive, avec les adultes, et une relation de médiation interne, donc de rivalité, avec les autres enfants » (p. 67). Avec ses trois ans de plus, André a d'abord été situé sur le versant externe de la médiation, avant de basculer sur le versant interne.

Il n'est pas toujours souhaitable d'avoir un maître génial. D'une part parce que les génies, avec leur tendance à garder le meilleur d'eux-mêmes pour leur œuvre, se consacrent rarement autant qu'ils le pourraient à leurs élèves, d'autre part parce qu'il arrive que leur exemple, trop brillant, paraisse interdire aux disciples d'atteindre un véritable accomplissement dans le domaine auquel il les initie. Dans le cas d'Aristote et d'Alexandre, les conséquences ont été considérables : Aristote, en tant que précepteur, semble avoir moins converti Alexandre à la philosophie qu'il n'a convaincu ce fils de roi qu'il lui fallait trouver un autre terrain où prévaloir. Toute chance de dépasser, voire de seulement égaler un jour le maître étant ruinée par la supériorité de celui-ci, un être assoiffé de gloire comme l'était Alexandre s'est trouvé conduit à chercher dans une conquête sans limites le moyen de triompher. Et sa volonté de fonder un empire était en si complète contradiction avec les enseignements d'Aristote, qui considérait la cité comme le modèle politique par excellence, qu'elle était, au moins en partie, dirigée contre lui⁴.

Dans la plupart des cas, les effets sont moins spectaculaires, ne serait-ce que parce qu'en général les disciples ambitieux, lorsque la supériorité du maître leur fait perdre courage, ne sont pas des rois en mesure de mobiliser des armées pour chercher dans les succès militaires et politiques un terrain où l'emporter sur le théâtre du monde. Le plus souvent, moins puissants ou moins violents, ils se contentent de diriger leurs efforts vers un secteur qui échappe à l'autorité du maître. Faute de quoi, il s'expose à être gagnés par le désenchantement, une certaine amertume, voire le désespoir. N'est-ce pas ce qui a guetté Simone Weil lorsque, à quatorze ans, elle a pris conscience que le modèle qu'était pour elle son frère serait à jamais impossible à égaler ? Avec la conscience intellectuelle qui la caractérise, il lui était impossible de se tirer de ce mauvais pas par une esquivé. Son salut, elle l'a trouvé non en éludant la difficulté mais, si l'on peut dire, en la traversant. Elle n'a pas fui la confrontation en se tournant vers un domaine étranger à André ; elle n'a pas non plus lâché prise, elle s'est plutôt laissé prendre. Par quoi ? Par un rapport renouvelé au monde, et à la vérité. Il vaut la peine de la relire : « Après des mois de ténèbres intérieures j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre. » Dans des pages rédigées peu auparavant, et dont le Père Perrin fut également le destinataire, elle écrit : « L'effort par lequel l'âme se sauve [...] est un acte d'attention et de consentement. Au contraire, ce que le langage nomme volonté est quelque chose d'analogue à l'effort musculaire. [...] L'effort

⁴ On peut noter que Callisthène, neveu d'Aristote dont il suivit l'enseignement en même temps qu'Alexandre, avant d'accompagner ce dernier dans ses expéditions en tant qu'historiographe, s'éleva contre la prétention du roi à faire s'agenouiller les officiers grecs et macédoniens devant lui, à la mode perse. Plus tard Callisthène fut accusé de trahison, jeté en prison et exécuté. Le projet d'assassiner Alexandre était peut-être réel, et certains prétendent qu'Aristote y était favorable.

musculaire du paysan arrache les mauvaises herbes, mais le soleil et l'eau font seuls pousser le blé. La volonté n'opère dans l'âme aucun bien⁵. » Ce qui nourrit l'âme est l'attention et, si l'on peut se disposer à celle-ci, elle ne se décrète pas, mais se reçoit : « D'une manière générale, les erreurs les plus graves, celles qui faussent toute la pensée, qui perdent l'âme, qui la mettent hors du vrai et du bien, sont indiscernables. Car elles ont pour cause le fait que certaines choses échappent à l'attention. Si elles échappent à l'attention, comment y ferait-on attention, quelque effort que l'on fasse ? C'est pourquoi, par essence, la vérité est un bien surnaturel⁶. » Toute la pensée de Simone Weil semble rayonner autour de ce foyer qu'elle formule tardivement, mais qu'elle reconnaît avoir été la révélation de ses quatorze ans. Sa morale fait de l'attention la condition nécessaire et suffisante de toute justice. On pourrait traduire la célèbre phrase d'Augustin – *Dilige et quod vis fac*⁷ – de la manière suivante : « Donne de l'attention, et fais ce que veux. » Le péché, ou la pesanteur, procèdent toujours d'un manque d'attention ; réciproquement, qui est véritablement attentif adopte toujours l'attitude juste. Quant à la véritable attention, elle n'est que l'autre nom de la vie en vérité, ou de la grâce.

Controverses autour des mathématiques

Cette conviction qui, à partir de la crise de son adolescence, a imprégné toute la vie de Simone Weil, se retrouve dans l'attitude qu'elle a adoptée vis-à-vis des mathématiques, le domaine où son frère excellait. Loin de se détourner d'elles, elle a continué de s'y intéresser avec une constance étonnante. Elle ne cherchait pas à rivaliser, et ne s'inquiétait plus des limites à sa compréhension – des limites qui existent pour tout un chacun et dont l'emplacement exact n'est pas de première importance. « Si un ouvrier, en une année d'efforts avides et persévérants, apprend quelques théorèmes de géométrie, il lui sera entré dans l'âme autant de vérité qu'à un étudiant qui, pendant le même temps, aura mis la même ferveur à assimiler une partie de la mathématique supérieure⁸. » Ce qui importe au plus haut point n'est pas l'étendue de ce que l'intelligence embrasse, mais la façon dont la vérité pénètre l'âme : « Non pas comprendre des choses nouvelles, mais parvenir à force de patience, d'effort et de méthode à comprendre les vérités évidentes avec tout soi-même⁹. »

⁵ « Formes de l'amour implicite de Dieu », in *Œuvres, op. cit.*, p. 751.

⁶ *L'Enracinement*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1165.

⁷ Commentaire à la 1^{re} Épître de Jean, VII, 8.

⁸ *L'Enracinement*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1067.

⁹ Cahier IV, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 16 vol., t. VI : *Cahiers*, vol. 2, 1997, p. 149. Comme l'a bien exprimé Gustave Thibon dans sa préface à la première publication de *La Pesanteur et la Grâce* : « Elle vivait la distance désespérante entre "savoir" et "savoir de toute son âme". Sa vie n'a pas eu d'autre but que d'abolir cette distance. »

Au-delà de l'exemple fraternel, l'attention que Simone Weil a portée aux mathématiques se justifie de deux manières. La première vertu qu'elle reconnaissait aux mathématiques était commune à toutes les matières qui engagent à l'étude : « Bien qu'aujourd'hui on semble l'ignorer, la formation de la vertu d'attention est le but véritable et presque l'unique intérêt des études. La plupart des exercices scolaires ont aussi un intérêt intrinsèque ; mais cet intérêt est secondaire. Tous les exercices qui font vraiment appel au pouvoir d'attention sont intéressants au même titre et presque également¹⁰. » La seconde vertu des mathématiques était spécifique : Simone Weil y voyait une manière particulière, et insubstituable, d'aimer Dieu. « C'est la même vérité qui pénètre dans la sensibilité charnelle par la douleur physique, dans l'intelligence par la démonstration mathématique, et dans la faculté d'amour par la beauté¹¹. » La même vérité, mais qu'il valait la peine d'aborder sous toutes ses faces pour en être mieux pénétrée. Ce pourquoi, tout au long de son existence, et comme en témoignent ses cahiers, elle fera des exercices de mathématiques. Ce pourquoi également elle déploiera tant d'efforts pour les enseigner. Pour elle les mathématiques avaient une dimension spirituelle, et leur pratique devait permettre à l'âme de, non pas subir la nécessité mais, si l'expression a un sens, « faire corps » avec elle.

On voit Simone Weil figurer sur des clichés pris lors des premières réunions du groupe Bourbaki qui, à la fin des années 1930, s'était assigné pour tâche de donner une présentation cohérente des mathématiques selon une démarche axiomatique, en privilégiant la notion de structure. Insistant pour y accompagner son frère, un des principaux initiateurs de l'entreprise, elle écoutait ce cénacle de brillants mathématiciens exposer des idées qui, malgré l'application dont elle faisait preuve, lui demeuraient pour l'essentiel incompréhensibles. Cependant, face à une science de plus en plus utilitaire, sacrifiant l'esprit à l'efficacité, il lui semblait que l'immense effort théorique dont elle était le témoin, et la rigueur impressionnante avec lequel il était accompli, étaient une façon de renouer avec l'inspiration des anciens Grecs, pour qui les mathématiques n'étaient pas une façon d'ordonner le monde selon notre raison, une manière de le préparer à l'emprise de notre volonté, mais un pont, un intermédiaire (*metaxu*) entre la pensée humaine et le cosmos : « Pour eux les mathématiques constituaient, non un exercice de l'esprit, mais une clef de la nature ; clef recherchée non pas en vue de la puissance technique sur la nature, mais afin d'établir une identité de structure entre l'esprit humain et l'univers¹². »

Progressivement, des doutes sont venus à Simone Weil au sujet de l'entreprise Bourbaki, dont elle s'est demandé si, au bout du compte, elle n'allait pas tant permettre à

¹⁰ « Réflexion sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu », in *Œuvres complètes*, t. IV : *Écrits de Marseille*, vol. 1, 2008, p. 256.

¹¹ « L'Amour de Dieu et le malheur », in *Œuvres, op. cit.*, p. 707. Il y aurait à dire sur l'élection de la seule douleur physique comme analogue, pour la sensibilité charnelle, de la démonstration mathématique pour l'intelligence.

¹² Lettre à André Weil de mars 1940, in *Œuvres complètes*, t. VII : *Correspondance*, vol. 1, 2012, p. 448.

l'esprit grec de fleurer que contribuer à l'extension du formalisme, au règne sans partage d'une pensée mécanique qui manipule sans voir (ce qu'était pour elle l'algèbre dont elle faisait, avec l'argent et le machinisme, un des trois monstres modernes, analogues entre eux). C'est peut-être pour essayer de prévenir cette dérive qu'elle sentait chez son frère qu'en février 1940, alors que, pour avoir tardé à rejoindre la France après la déclaration de guerre et désobéi à l'ordre de mobilisation, il se trouvait incarcéré, elle lui suggéra dans une lettre de travailler dans sa prison, non pas à faire progresser les mathématiques, mais à les rendre plus compréhensibles. « Une bonne occupation quand on a trop de temps serait de réfléchir à une manière de faire entrevoir à des profanes tels que moi en quoi consistent exactement l'intérêt et la portée de tes travaux. Car même en admettant que c'est tout à fait impossible, comme tu l'affirmes, le fait de l'essayer ne serait sûrement pas sans profit pour toi. Le profit serait, je crois, considérable¹³. » Ce que demandait Simone, ce n'était pas de la « vulgarisation » au sens que revêt souvent ce mot, c'est-à-dire la substitution à la science elle-même d'un récit plus ou moins plaisant, qui en gomme toutes les difficultés, toutes les aspérités, donne au public une vague impression de comprendre fondée sur des malentendus et désoriente l'esprit davantage qu'il ne lui donne à penser. La vulgarisation ainsi pratiquée est nocive, elle ébranle le sens commun sans le remplacer par rien de solide : « Nous avons perdu le sens de la réalité, en partie à cause de la vulgarisation scientifique¹⁴. » Ce à quoi Simone invitait son frère, en fin de compte, à travers la demande qu'elle lui adressait, était de réfléchir *pour son propre compte* à l'intérêt et à la portée de ses travaux, non en tant que mathématicien, mais en tant qu'être humain. La réponse qu'elle reçut d'André fut nette, et décevante : « Quant à parler à des non-spécialistes de mes recherches ou de toute autre recherche mathématique, autant vaudrait, il me semble, expliquer une symphonie à un sourd. Cela peut se faire : on emploie des images, on parle de thèmes qui se poursuivent, qui s'entrelacent, qui se marient ou qui divorcent ; d'harmonies tristes ou de dissonances triomphantes : mais qu'a-t-on fait quand on a fini ? Des phrases, ou tout au plus un poème bon ou mauvais, sans rapport avec ce qu'il prétendait décrire. La mathématique, de ce point de vue, n'est pas autre chose qu'un art ; une espèce de sculpture dans une matière extrêmement dure et résistante (comme certains porphyres employés, parfois, je crois, par les sculpteurs). [...] Le mathématicien est tellement soumis au fil, au contrefil, à toutes les courbures et aux accidents même de la matière qu'il travaille, que cela confère à son œuvre une espèce d'objectivité. Mais l'œuvre qui se fait (et

¹³ Lettre à André Weil de février 1940, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 434. Simone Weil insiste dans sa lettre suivante : « Mais il y a une autre distraction, maintenant que tu as des loisirs. [...] Ce serait de chercher une manière de faire sentir au vulgaire (à moi, par exemple), en quoi consiste l'intérêt de tes recherches actuelles. Je suis sûre que ce serait un très bon exercice pour toi » (p. 436) ; elle y revient encore à la fin de sa longue lettre de mars 1940 (p. 450).

¹⁴ Cahier inédit II, *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 1, 1994, p. 173.

c'est cela à quoi tu t'intéresses) est œuvre d'art, et par là même inexplicable (elle seule est à elle-même son explication)¹⁵. »

Il y avait dans ces propos plusieurs choses que Simone Weil était peu sujette à approuver. Dans *L'Enracinement* elle écrira : « L'art de transposer les vérités est un des plus essentiels et des moins connus. Ce qui le rend difficile, c'est que, pour le pratiquer, il faut s'être placé au centre d'une vérité, l'avoir possédée dans sa nudité, derrière la forme particulière sous laquelle elle se trouve par hasard exposée. Au reste, la transposition est un critérium pour une vérité ; de même que ce qui ne change pas d'apparence selon le point de vue n'est pas un objet solide, mais un trompe-l'œil. Dans la pensée aussi il y a un espace à trois dimensions¹⁶. » De cela il résulte que soit ce que dit André est faux – la prétendue impossibilité à faire percevoir l'intérêt de ses travaux mathématiques n'en est pas une, et ne relève que d'un refus, ou d'une incapacité de sa part –, soit, s'il s'agit bel et bien d'une impossibilité, que les mathématiques telles qu'il les pratique, aussi « correctes », « exactes » puissent-elles être, n'ont plus commerce avec la vérité. Dans ce dernier cas les mathématiques, au lieu de contribuer à unifier la pensée, ne sont qu'une des multiples tumeurs qui bourgeonnent aveuglément, chacune sans s'inquiéter des autres, sur l'ancien tronc de la culture. « Parmi toutes les formes actuelles de la maladie du déracinement, le déracinement de la culture n'est pas le moins alarmant. La première conséquence de cette maladie est généralement, dans tous les domaines, que les relations étant coupées chaque chose est regardée comme un but en soi. Le déracinement engendre l'idolâtrie¹⁷. »

Par ailleurs, la présentation des mathématiques comme un art, et leur comparaison à une espèce de sculpture dans une matière extrêmement dure, ne pouvait que choquer Simone Weil dans la conception qu'elle-même s'en faisait. Même si l'art a des règles, il comporte aussi une part de libre création et de jeu de l'esprit ; et même si la matière est extrêmement dure, résiste, impose ses contraintes, la sculpture consiste aussi à lui imposer une forme. Or pour Simone Weil il s'agissait avec les mathématiques, au contraire, de rencontrer la nécessité, d'accueillir en soi la forme du monde. Sans doute sous l'influence de son frère, il lui est arrivé de reprendre à son compte l'image de la pierre en parlant des mathématiques ; mais ce ne fut jamais, comme André, pour évoquer le travail du sculpteur, mais pour suggérer l'idée d'une résistance infinie. « La mathématique invite l'intuition et y résiste avec une dureté de pierre » ; ou encore : « La mathématique seule nous fait éprouver les limites de notre intelligence. [...] Ce qu'est la force à notre volonté, l'épaisseur impénétrable de la mathématique l'est à notre intelligence. [...] L'univers des signes est sans épaisseur, et pourtant encore infiniment dur¹⁸. » Dans *L'Enracinement*, quoique sans nommer son frère, elle s'en prendra directement aux propos qu'il lui a adressés : « On entend souvent des

¹⁵ Lettre du 29 février 1940, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 532-533.

¹⁶ *L'Enracinement*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1068.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Cahier IX, in *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 3, 2002, p. 209 et 212.

mathématiciens comparer leur spécialité au jeu d'échecs. Quelques-uns la comparent aux activités où il faut du flair, de l'intuition psychologique, parce qu'ils disent qu'il faut deviner d'avance quelles conceptions mathématiques seront, si on s'y attache, stériles ou fécondes. C'est encore du jeu, et presque du jeu de hasard. Très peu de savants pénètrent assez profondément dans la science pour avoir le cœur pris par de la beauté. Il y a un mathématicien qui compare volontiers la mathématique à une sculpture dans une pierre particulièrement dure. Des gens qui se donnent au public comme des prêtres de la vérité dégradent singulièrement le rôle qu'ils assument en se comparant à des joueurs d'échecs ; la comparaison avec un sculpteur est plus honorable. Mais si l'on a la vocation d'être sculpteur, il vaut mieux être sculpteur que mathématicien¹⁹. »

La correspondance entre le frère et la sœur n'a jamais eu ce ton coupant. Pour autant Simone, avec toute l'admiration qu'elle vouait à André pour son génie de mathématicien, n'a pas caché son désaccord quant à la façon dont il concevait les mathématiques. Dans la correspondance qu'ils ont échangée au début de 1940 elle lui écrit : « Je crains qu'aujourd'hui, on ne soit retombé à la conception babylonienne de la mathématique [à la fois opératoire et combinatoire]. Il est vrai qu'on s'occupe beaucoup d'axiomatique ; mais ne choisit-on pas les axiomes dans une certaine mesure à volonté ? Tu parles d'art et de matière dure ; mais je ne puis concevoir en quoi consiste cette matière. Les arts proprement dits ont une matière qui existe au sens physique du mot. La poésie même a pour matière le langage regardé comme ensemble de sons. La matière de l'art mathématique est une métaphore ; et à quoi répond cette métaphore ? La matière de la géométrie grecque était l'espace, mais l'espace à 3 dimensions, réellement donné, condition imposée en fait à toutes les actions des hommes. Il n'en est plus ainsi. La matière de ton travail, ne serait-ce pas l'ensemble des travaux mathématiques antérieurs, avec le langage et le système de signes qui en résulte²⁰ ? » Si tel est le cas, il y a substitution au réel d'une réalité seconde. Au fil de sédimentations scripturaires successives les mathématiques s'autonomisent, deviennent à elles-mêmes leur propre matière : « Le mathématicien vit dans un univers à part dont les objets sont des signes. Le rapport de signe à signifié périt ; le jeu des échanges entre signes se développe par lui-

¹⁹ *L'Enracinement*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1187.

²⁰ Lettre de mars 1940, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 449. Dans une précédente lettre elle écrivait : « Il y a un problème babylonien vraiment savoureux. On donne les dimensions d'un canal à creuser, la productivité d'un ouvrier par jour en volume de terre déplacée, et la *somme des jours de travail et des ouvriers*. On doit trouver le nombre des jours de travail et celui des ouvriers. [...] Drôles de gens, ces Babyloniens. Moi, je n'aime pas beaucoup cet esprit d'abstraction. Les Sumériens devaient être beaucoup plus sympathiques. D'abord, c'est eux qui ont inventé tous les mythes mésopotamiens, et des mythes, c'est autrement intéressant que l'algèbre. Mais toi, tu dois descendre des babyloniens en ligne directe. Pour moi, je pense bien que Dieu, selon la parole pythagoricienne, est un géomètre perpétuel – mais non pas un algébriste » (p. 437).

même et pour lui-même²¹. » Une telle évolution ne pouvait que répugner à Simone, en ce qu'elle vidait les mathématiques de ce qui à ses yeux en faisait l'essence, à savoir la mise en rapport de la pensée humaine avec la nécessité cosmique et, à travers ce rapport, la contemplation de la sagesse divine. « Ils font des mathématiques sans en connaître l'usage », dira-t-elle des mathématiciens modernes.

Dans cet affrontement, André ne manqua pas de défendre ses positions. Dans les pages, datées du 26 mars 1940, qu'il écrivit en réponse aux sollicitations de sa sœur, il semble marquer dès le préambule son territoire. L'attention que Simone accorde aux mathématiques est touchante, mais l'intelligence qu'elle en a demeure limitée : « Quelques pensées que j'aie eues dernièrement, sur le sujet de mes travaux arithmético-algébriques, peuvent passer pour une réponse à une de tes lettres, où tu me questionnais sur ce qui fait pour moi l'intérêt de ces travaux. Je me décide donc à les noter, au risque que la plus grande partie te soit incompréhensible ; je t'avertis même que tu ne peux chercher à comprendre certains points sans tomber dans le lautmanisme²², auquel cas je te renierais sans balancer. Les réflexions qui suivent sont de deux sortes. Les unes portent sur l'histoire de la théorie des nombres ; tu croiras peut-être en comprendre le début ; tu ne comprendras rien à la suite. Les autres portent sur le rôle de l'analogie dans la découverte mathématique, examiné sur un exemple précis, et tu en auras peut-être quelque profit²³. » À lire la lettre, on convient aisément que les avertissements d'André étaient justifiés. Après avoir esquissé à grands traits le programme mathématique qui l'occupe, c'est seulement dans le post-scriptum qu'il revient sur les objections de Simone. Il défend sa conception des mathématiques comme art : « Tu doutes, et avec quelque raison, que les axiomatiques modernes soient du travail dans une matière dure. Quand j'ai inventé (je dis bien inventé, et non découvert) les espaces uniformes, je n'avais pas du tout l'impression de travailler dans une matière dure, mais plutôt l'impression que doit avoir un sculpteur de métier qui s'amuserait à faire un bonhomme de neige. » Il défend également l'entreprise Bourbaki : « Tu ne vois sans doute pas que les mathématiques modernes ont pris, non seulement une étendue, mais une complexité telle qu'il est devenu urgent, si *la* mathématique doit subsister et ne pas se dissocier en un tas de petits bouts de recherches, d'accomplir un énorme travail d'unification, qui absorbe en quelques théories simples et générales tout le substrat commun des diverses branches de la science, supprime les inutilités et laisse intact ce qui est vraiment le détail spécifique de chaque grand problème. C'est là tout ce qu'il peut y avoir de bon (et ce n'est pas peu de chose) dans ces axiomatiques. C'est aussi tout le sens de Bourbaki²⁴. »

²¹ Cahier I, in *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 1, p. 100. Simone Weil touche ici à l'une des causes, selon Husserl, du dépérissement du sens attaché à la science.

²² Albert Lautman (1908-1944) était un philosophe des mathématiques, auquel André Weil reprochait une compréhension insuffisante des questions à partir desquelles il développait ses conceptions.

²³ Voir *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 535.

²⁴ *Id.*, p. 551-552.

Cela étant, certains aspects du travail qu'André décrit dans le corps de la lettre étaient tout à fait propres à fasciner sa sœur. Ainsi lorsqu'il parle des « analogies » entre corps de nombres, corps de fonctions et corps « riemanniens » : « Mon travail consiste un peu à déchiffrer un texte trilingue ; de chacune des trois colonnes je n'ai que des fragments assez décousus, j'ai quelques notions sur chacune des trois langues ; mais je sais aussi qu'il y a de grandes différences de sens d'une colonne à l'autre, et dont rien ne m'avertit à l'avance. Depuis quelques années que j'y travaille, j'ai des bouts de dictionnaire. Quelquefois c'est sur une colonne que je fais porter mes efforts, quelquefois sur l'autre²⁵. » Cette faculté de transposer une vérité d'un domaine à l'autre était précisément ce que Simone Weil tenait pour essentiel – pour le critère même de ce qu'on tenait bien une vérité, qu'on avait su s'en saisir. Malheureusement, les transpositions dont parlait André demeuraient internes aux mathématiques, quand elle aurait souhaité qu'elles fussent aussi externes, afin d'impliquer tout l'être, au lieu de ne concerner que certains secteurs particuliers de la pensée.

Le génie bicéphale

Il pouvait y avoir des différends intellectuels profonds et irréductibles entre André et Simone, sans que la nature de leurs relations en fût affectée. La profonde complicité qui les liait, jamais démentie, s'est nouée dans une enfance qu'ils ont vécue extrêmement proches l'un de l'autre. Peut-être le besoin d'un espace préservé par rapport à une mère qui semble avoir été assez envahissante a-t-il contribué à rapprocher les deux enfants. Sylvie Weil, la fille aînée d'André, rappelle que « les biographes de Simone ne se sont pas fait faute de décrire les tours pendables que jouaient Simone et André. Ils allaient quémander des friandises chez les voisins, affirmant qu'ils mouraient de faim, ou se promenaient en plein hiver pieds nus dans des sandales, claquant des dents à qui mieux mieux, si bien que les passants insultaient leur mère. Mime²⁶ riait beaucoup de ces tours, elle riait encore en me les racontant un demi-siècle plus tard. Or c'étaient, me semblait-il, des tours destinés à la faire paraître mauvaise mère ! André et Simone la trouvaient-ils trop parfaite ? Étouffante²⁷? » Au moins étaient-ils deux pour résister à l'étreinte. Sylvie Weil se souvient de certaines paroles de son père : « Combien de fois [l']ai-je entendu dire qu'il était allé enseigner en Inde en partie pour fuir ! Et il ajoutait : “Simone n'a pu fuir nulle part. Sauf à la fin, bien sûr²⁸.” » Selon André, leur mère avait créé tel besoin d'elle chez Simone que celle-ci n'aurait pu lui échapper que dans la mort.

Peut-être que, à l'opposé, le besoin que cette mère avait de sa fille était ce qui obligeait Simone à demeurer en vie. Mourir ? Elle ne pouvait faire cela à sa mère. Mais à

²⁵ *Id.*, p 549-550.

²⁶ Madame Weil, née Salomea Reinhetz, abrégait son prénom en Selma, mais préférait se faire appeler Mime.

²⁷ Sylvie Weil, *Chez les Weil. André et Simone*, Paris, Buchet/Chastel, 2009, p. 165.

²⁸ *Ibid.*

l'automne 1942, alors que la famille Weil se trouvait éphémèrement réunie en Nouvelle-Angleterre, naquit Sylvie, le premier enfant d'André. Cette naissance réjouit Simone. Elle ne connut pourtant guère l'enfant car deux mois plus tard, elle retraversait l'Atlantique pour gagner l'Angleterre, où elle s'éteindrait moins de dix mois plus tard. Dans les lettres qu'elle envoie de Londres à ses parents, elle s'enquiert souvent de la petite, demande des précisions, s'enchant de celles qu'on lui donne. « Jamais vous ne pouvez me donner trop de détails sur elle ; je ne m'en lasse pas. Vous n'imaginez pas ce que c'est pour moi. Je suis heureuse à la fois en pensant à elle et aux joies brèves, mais pures, qu'elle vous a données²⁹. » Tant auprès de son frère que de ses parents, elle argumente et presse pour que l'on fasse baptiser Sylvie. Les motifs qu'elle invoque sont utilitaires : l'avantage que le certificat de baptême peut présenter en cas de législation antisémite, les difficultés qu'il est susceptible de prévenir au moment d'un éventuel mariage avec un chrétien³⁰. Est-ce tout ? Ou sont-ce là des prétextes, pour amener André à consentir à un baptême qu'elle souhaite de tout son cœur ? Proche comme elle l'était de son frère, on a parfois l'impression qu'elle a considéré Sylvie presque comme sa propre fille. Mais une fille dont elle pouvait s'éloigner, une présence de substitution auprès de ses parents, un legs qu'elle leur faisait et qui la déliait de l'obligation absolue qu'elle avait eu jusque-là, envers eux, de rester en vie. Sa toute dernière et courte lettre, écrite huit jours avant sa mort, commence par ces mots, tracés « d'une main appliquée, enfantine » : « Darlings, très peu de temps et d'inspiration disponibles pour les lettres, maintenant. Elles seront courtes, espacées, irrégulières. Mais vous avez une autre source de réconfort³¹. » C'est-à-dire Sylvie, présentée ici comme un objet d'affection propre à la remplacer.

Selma Weil a conservé cette lettre dans une enveloppe, sur laquelle elle avait écrit : « Dernière lettre reçue après le télégramme nous annonçant sa mort. » Après la guerre, elle entreprit de soigneusement recopier avec son mari les cahiers de leur fille, et devint la gardienne jalouse de sa mémoire. Sylvie Weil, sa petite-fille, commente : « Au bout du compte, celle qui refera toujours surface, celle qui persistera, c'est la mère louve. Jusqu'à la fin. La louve qui, même une fois devenue Maman de la Sainte, soupirera cependant bien souvent "J'aurais tellement préféré qu'elle soit heureuse !" »³² » André fut blessé par l'attitude de sa mère, qui se comportait comme si, avec la mort de Simone, elle avait subi une perte totale, comme si lui-même n'entrait pas en ligne de compte, n'était pas un fils qui lui demeurait. Les rapports entre André et ses parents se dégradèrent. À Paris, l'escalier intérieur qui reliait le sixième étage de l'appartement de la rue Auguste Comte, occupé par Bernard et

²⁹ Lettre du 18 juillet 1943, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 295. Simone Weil fait allusion au séjour de deux semaines que ses parents ont fait chez leur fils, qui habitait alors Bethlehem, en Pennsylvanie.

³⁰ Voir en particulier la lettre à André écrite en septembre 1942 à New York, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 504-507.

³¹ Lettre du 16 août 1943, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 306.

³² *Chez les Weil, op. cit.*, p. 169.

Selma Weil, et le septième, occupé par leur fils et sa famille, fut condamné. André, note sa fille Sylvie, « aurait pu détendre la situation, peut-être, en emmenant sa famille vivre ailleurs, lors de ses séjours à Paris. Mais non. Les Weil étaient accrochés à la rue Auguste Comte comme des moules à leur rocher³³ ». Sans doute faut-il voir, dans cette obstination, l'impossibilité pour le fils de renoncer à occuper une place auprès de ses parents. Manifestement, la fuite en Inde des années 1930 n'avait pas suffi à défaire les enjeux.

À cela, s'ajoutaient les querelles à propos des manuscrits de Simone. André s'estimait autrement plus qualifié que sa mère pour être dépositaire de ces écrits, et pour présider à leur publication posthume. S'ensuivit, entre les deux étages, une guerre sans merci. S'il entrait peut-être, dans l'attitude d'André, une dose d'amertume de la part du fils négligé, la composante dominante devait être, en lui, la responsabilité dont il se sentait investi vis-à-vis de sa sœur, et la colère à l'idée de se voir, lui son meilleur connaisseur et l'interlocuteur de toujours, sans voix au chapitre. Elle et lui, n'étaient-ils pas comme deux jumeaux ? Sylvie raconte à quel point Simone restait présente pour son père, continuait de faire entendre sa voix en lui. « Tu sais ce que ma sœur t'aurait dit ? demandait-il. [...] [II] aimait à citer sa sœur. Il commençait ainsi : “Ma sœur avait l'habitude de dire...” C'était presque toujours quelque chose d'ironique. “Elle disait, par exemple : ‘Toi, dans ta prochaine vie, tu seras une mouche.’” Tout ce qu'elle avait dit paraissait important³⁴. » Dans les discussions, il était toujours de son côté. « André ne décrivait pas sa sœur comme une femme. Il disait “ma sœur” du ton dont il aurait dit “mon frère”. Ce ton est difficile à définir. Il ne parlait pas d'elle comme on parle d'une femme. Du reste, nous connaissions les lettres de Simone à sa mère, qu'elle avait signées “ton fils Simon”. Et à ce fils Simon, ce jumeau de mon père, il ne fallait pas toucher. Il m'est arrivé un jour, après avoir lu certaines pages des cahiers de ma tante, de dire à André qu'elle me paraissait avoir eu de grands moments de tristesse. La réponse fut cinglante : “Qu'est-ce que tu racontes ? Elle a toujours été très gaie !” Une fois, une seule, vers quinze ans, je me suis révoltée. Nous étions à table, au septième étage de la rue Auguste Comte. Je ne sais plus de quoi nous parlions. Sans doute, forte de mes toutes nouvelles convictions voltairiennes, avais-je déclaré d'un ton péremptoire que je ne comprenais pas que Simone ait consacré tant d'énergie à des balivernes. Sans doute la réponse d'André – que je disais n'importe quoi, tandis que Simone... – m'avait-elle vexée. Toujours est-il que j'ai crié à mon père : “Ta sœur était folle ! Elle avait des visions !” Pour être aussitôt effrayée par mes propres paroles. Mais André avait déjà quitté la table, sans dire un mot³⁵. »

André savait ce qu'il devait à sa sœur. Non seulement sur le plan affectif, mais aussi dans ses travaux mathématiques. Qu'il nous soit permis de rappeler une anecdote. En 1994, à l'âge de quatre-vingt huit ans, André Weil s'est vu décerner le prix de Kyoto pour l'ensemble

³³ *Id.*, p. 148.

³⁴ *Id.*, p. 92.

³⁵ *Id.*, p. 93.

de son œuvre. L'un des deux autres récipiendaires, cette année-là, était le cinéaste Akira Kurosawa, auprès de qui André Weil se trouva placé lors d'une réception, et à qui il dit avec un sourire : « J'ai un grand avantage sur vous. Je peux aimer et admirer votre œuvre, et vous ne pouvez ni aimer ni admirer mon travail. » Bien entendu, ce trait peut être interprété en mauvaise part : André Weil aurait rappelé à son interlocuteur la supériorité des mathématiques, inaccessibles au commun des mortels. Ce n'est pourtant pas cela qu'il voulait dire. Ses propos signifiaient plutôt : « J'ai un grand désavantage sur vous. Votre œuvre peut être universellement reçue, alors que seule une poignée de mathématiciens sont susceptibles de comprendre la mienne. » Telle est la souffrance d'un mathématicien du calibre d'André Weil, à la fois conscient de ce qu'il a accompli et incapable de le faire partager, non par injustice ou conjoncture malheureuse, comme il y a en art des génies méconnus, mais par principe. On se rappelle les propos qu'il avait opposés à sa sœur l'invitant à faire entrevoir au profane l'intérêt de ses travaux : « Quant à parler à des non-spécialistes de mes recherches ou de toute autre recherche mathématique, autant vaudrait, il me semble, expliquer une symphonie à un sourd³⁶. » Cet isolement peut alimenter un certain orgueil, mais qui n'est que l'envers d'un regret, d'une insatisfaction, d'un manque. On n'accepte pas aisément que ce à quoi on a consacré l'essentiel de ses efforts et de sa vie demeure, aussi grande soit la réussite obtenue, confiné à un minuscule milieu de spécialistes. Et cela, non pas tant par vanité blessée que par le sentiment de vanité qui menace de frapper tout ce qui se révèle impossible à partager. Si André Weil a été un si grand mathématicien, ce n'est pas seulement qu'il était exceptionnellement doué ; c'est aussi parce qu'il a osé se consacrer à des questions exceptionnellement difficiles. Et s'il a pu le faire sans s'inquiéter du reste, de tout le reste qu'il devait perdre de vue, lui à l'esprit si vaste, si cultivé, pour se concentrer sur ses seules mathématiques, c'est que sa petite sœur existait, qui prenait en charge ce qu'il délaissait. Elle appelait André « noumène », il appelait Simone « étonnant phénomène ». Leur gémellité n'était pas de redoublement, elle était bien davantage de complémentarité.

Songez à leurs attitudes respectives pendant la guerre. Quand André, qui se trouvait en mission scientifique dans les pays nordiques quand la guerre fut déclarée, passa outre l'ordre de mobilisation, Simone lui écrivit pour justifier ce choix et l'encourager à demeurer en Finlande. « J'espère que vous arrivez à travailler, malgré la difficulté que tous éprouvent, dans les circonstances présentes, à concentrer leur esprit³⁷ ; mais cela n'a jamais été plus nécessaire. Il le faut pour toutes sortes de considérations, et d'abord pour l'honneur. Valéry a écrit *La Jeune Parque* dans des circonstances encore bien pires (c'est ce que Rilke admirait le

³⁶ On pourra cependant noter qu'en 1984, André Weil a publié un ouvrage intitulé *Number Theory: An Approach Through History From Hammurapi to Legendre*, en lequel on peut voir une manière de réponse à l'ancienne demande de sa sœur.

³⁷ André et Simone correspondaient par l'intermédiaire d'un ami mathématicien à qui les lettres devaient avoir l'air de s'adresser, au cas où elles auraient été interceptées – d'où le vouvoiement.

plus en lui)³⁸. La tentation de laisser les journaux, la T.S.F., et d'une manière générale l'actualité absorber le temps et l'esprit est très grande, mais elle est intellectuellement dangereuse. La situation de votre pays vous permet encore un travail intellectuel ; quand l'Europe aura retrouvé un état stable, si nous sommes assez heureux pour voir ce jour, vous pourrez être heureux et fier d'avoir en attendant employé votre temps comme si elle n'avait jamais perdu sa stabilité, et d'avoir mis plus de clarté dans des spéculations théoriques. [...] Vous avez le privilège extraordinaire en ce moment d'avoir votre temps à peu près à votre disposition. Si vous l'employez à créer dans le domaine qui vous est propre, c'est déjà une victoire. Cela au moins aura été soustrait à ce que l'on appelait au XVII^e siècle le malheur des temps³⁹. » De telles propos ont de quoi étonner, tenus par quelqu'un qui, pour sa part, jeûnera pour partager les souffrances d'une France mal nourrie, et fatiguera l'état-major pour se faire parachuter en terre occupée. Mais ici, il ne faut pas considérer André et Simone comme deux êtres juxtaposés, dont les conduites respectives s'opposent, mais plutôt comme un seul être André-Simone, qui répond par l'un et l'autre de ses versants à ses diverses tendances, de façon d'autant plus déterminée que chaque versant sait que l'autre existe. « Ce qu'on appelle le juste milieu consiste en réalité à ne satisfaire ni l'un ni l'autre des besoins contraires. C'est une caricature du véritable équilibre par lequel les besoins contraires sont satisfaits l'un et l'autre dans leur plénitude⁴⁰ », écrit Simone dans *L'Enracinement*. Mais comment satisfaire dans leur plénitude, en temps de guerre, d'une part le besoin d'engagement total, d'autre part le besoin de cultiver les facultés dont il ne faut pas perdre l'usage pendant le combat, parce que ce sont elles qui font qu'il vaut la peine de se battre ? André-Simone résout la question par sa double incarnation. Et Simone endosse avec d'autant plus d'empressement le côté « engagé » du couple qu'il lui permet d'assumer un rôle masculin protecteur à l'égard de son frère. Au printemps 1941, encore à Marseille, elle refuse de se ranger aux arguments de son frère qui la presse de le rejoindre aux États-Unis. « Je ne veux pas, moi, séjourner en Amérique, pour des tas de raisons, que je ne peux pas exposer toutes, mais, toutes excellentes. Toi, ton cas est spécial ; d'abord, tu avais des motifs particuliers de quitter la France ; puis, [...] un mathématicien est un être si rare que cela mérite d'être conservé, ne fût-ce qu'à titre de curiosité⁴¹. » Deux ans plus tard, alors qu'elle a fini par consentir à traverser l'Atlantique mais que, après seulement quatre mois à New York, n'y tenant plus, elle a gagné Londres, elle se désespère de ne pouvoir obtenir une mission en France. Dans une lettre elle confie à André

³⁸ Simone Weil omet de signaler qu'André Weil était mobilisable, alors que Paul Valéry ne l'était pas en 1914, et que ce dernier avait écrit au commandement de recrutement pour se mettre à sa disposition. Elle ne dit pas non plus que Valéry a été habité durant toute la guerre par un sentiment d'inutilité, et que c'est *faute de mieux* (« il fallait au moins travailler pour notre langage, à défaut de combattre pour notre terre ») qu'il s'est appliqué à écrire *La Jeune Parque*, comme « un petit monument peut-être funéraire » pour honorer la langue française.

³⁹ Lettre écrite durant l'automne 1939, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 427-428.

⁴⁰ *L'Enracinement*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1033.

⁴¹ Lettre de mars 1941, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 486.

à quel point elle s'en veut de l'avoir écouté quand il la pressait de le suivre aux États-Unis ; mais lui, il a bien fait d'émigrer ! Loin de lui reprocher son attitude, elle le pousse à y persévérer : « Je suis déchirée de plus en plus cruellement jour après jour par le regret et le remords d'avoir été assez faible pour avoir suivi tes conseils il y a un an. Quant à toi, si tu étais maintenant dans des conditions favorables au travail mathématique, je te conseillerais certainement de ne plus penser qu'aux mathématiques, et cela définitivement, si possible, jusqu'à la mort. Remarque bien, d'ailleurs, que je n'ai jamais cessé de me féliciter d'avoir retraversé l'océan⁴². »

Sylvie Weil rapporte que son père avoua un jour à un ami qu'il pensait que sa sœur lui avait été bien supérieure : « Moi, je n'ai été qu'un mathématicien⁴³. » Il est possible qu'après avoir été le modèle-obstacle de sa sœur qui, à cause de lui, avait à la fois vénéré les mathématiques et dû abandonner l'idée d'y exceller, Simone ait constitué à son tour, en retour, un modèle-obstacle le confinant plus ou moins aux mathématiques... Mais au lieu de s'interroger sur ce que l'un a éventuellement empêché l'autre de faire, mieux vaut mesurer ce que l'un a *permis* à l'autre de faire. Il y a de quoi rester pantois devant le fait que le génie, qui frappe si rarement à la porte, se soit présenté deux fois de suite à la maison Weil. Mais penser ainsi, c'est considérer André indépendamment de Simone, Simone indépendamment d'André, alors qu'il faut les envisager ensemble. Selon l'excellente expression de Sylvie Weil il n'y a, les concernant qu'un seul génie : un génie bicéphale⁴⁴, dont chaque partie s'est d'autant mieux exprimée que l'une prenait en charge ce qui faisait défaut à l'autre. André a été ce qu'il a été, a fait ce qu'il a fait, parce que Simone a été ce qu'elle a été, a fait ce qu'elle a fait, et réciproquement. Les œuvres respectives d'André et de Simone seraient, en quelque sorte, à envisager comme une seule œuvre, celle de l'être André-Simone. Un être éminemment contradictoire, certes, mais un tel caractère n'était pas pour rebuter Simone – elle qui estimait que les contradictions que la réflexion trouve dans la pensée sont essentielles à cette pensée, et qu'il n'est pas permis à l'homme sur cette terre de s'en délivrer, mais seulement d'en faire bon usage.

⁴² Lettre du 17 avril 1943, in *Œuvres complètes*, t. VII, vol. 1, p. 517.

⁴³ *Chez les Weil, op. cit.*, p. 95.

⁴⁴ *Id.*, p. 91.